

Connaissance

de

L'INCONSCIENT

CURIOSITÉS FREUDIENNES

Analyse ordinaire
Analyse extraordinaire

Les VARIA de la
Nouvelle revue de psychanalyse

I

recueillis par
Michel Gribinski



nrf

Éditions Gallimard

AVANT-PROPOS

« Le temps de l'analyse, ce fut (...) un gonflement du temps : il y a eu pendant quatre ans un quotidien de l'analyse, un ordinaire : des petites marques sur des agendas, le travail égrené dans l'épaisseur des séances, leur retour régulier, leur rythme. »

Je ne connaissais pas ces lignes de Georges Perec sur l'ordinaire de son analyse, mais elles auraient pu nous servir de programme lorsque, en 1983, J.-B. Pontalis eut l'envie d'adjoindre à la Nouvelle revue de psychanalyse un cahier de feuilles extraites du « carnet de bord » du psychanalyste, et qu'il m'offrit d'en prendre la responsabilité. Nous avons pensé à plusieurs titres : Almanach, L'inactualité psychanalytique, L'idée qui vient, In statu nascendi, Restes et fragments. Finalement VARIA a semblé le moins présomptueux (ce qui ne nous a pas empêchés de l'écrire d'emblée, et toujours depuis, en « grandes capitales »...). Notre « pro-

gramme », qui introduisait le premier cahier de VARIA, était le suivant :

Pas de textes sous ce titre mais des notes, extraites d'un carnet réel ou rêvé. Pas de souci d'argumenter ou d'administrer la preuve. Mais pas non plus de fausses confidences. L'idée qui vient, qui s'échappe, l'idée qu'on saisit au vol et qui tombe, ici, sur le papier. Dans chaque numéro, désormais, cet espace, ouvert, et en marge du thème.

En marge du thème, cela signifiait sans l'appui ou sans la contrainte du thème que la N.R.P. propose et argumente à chacun de ses numéros. L'appui et la contrainte du thème : le hasard a fait que le premier cahier de VARIA parut dans le numéro qui portait le beau nom difficile de Liens.

L'absence du souci d'argumenter ou d'administrer la preuve devait permettre ou susciter une écriture moins « secondarisée » que celle qui soutient obligatoirement un article ou une étude de fond, une écriture plus proche de ce que Freud a appelé l'Einfall, l'idée qui « tombe » ou qui vient, malgré moi, voire malgré mon Moi. Cela appelait moins de Moi (d'où le choix, naïf, de demander aux auteurs de ne signer qu'avec leurs initiales), ce qui ne voulait pas dire plus de Ça, mais un accueil plus simple à l'exigence intérieure, à l'urgence personnelle, et à leurs formes paradoxales que sont les contradictions, les non-lieux, les points de suspension. Le « genre » de ces réflexions brèves et hors thème a imposé ses contraintes de formes et facilité dans cette mesure même

une liberté (je l'espère, je le crois) du mouvement de la pensée. Et ce qui est venu alors, dans l'intimité et la discrétion du bref, a pris parfois le chemin de l'inavoué.

Ce titre, VARIA, je l'avais trouvé dans la première revue de la Société psychanalytique de Vienne, parue en 1910, le Zentralblatt für Psychoanalyse. Des inconnus, des anonymes. Nos premiers maîtres notaient leurs trouvailles et leurs questions en quelques lignes dans cette rubrique. C'est là que parurent certaines des célèbres notations cliniques brèves de Ferenczi; il y avait également des informations, des comptes rendus de lecture, des curiosités — rêves, lapsus, extraits littéraires ou poétiques — qui marquaient et étendaient aux yeux du contributeur le champ de la Découverte. En 1911, Freud écrivit ainsi deux notes : l'une, de onze lignes, sur rien de moins que la signification de l'ordre des voyelles dans le nom hébraïque de Dieu; l'autre, de deux pages, sur un événement « médiatique », la révélation à une jeune Allemande pieuse de l'emplacement de la maison et du lit de la Vierge Marie à Éphèse (et on les retrouva).

Quant au contenu de nos VARIA, nous n'en demandions certes pas tant ! Mais nous pensions à des notes prises après une séance, sur le vif, à des indications d'une production singulière de l'inconscient, à des réactions de lecteurs ou de spectateurs, ou encore à ces réflexions qu'on n'a pas pu dire à l'occasion d'une conférence : à ce qui était écrit pour soi et non pour la publication. Nous pensions à ce qui reste, dans un certain pêle-mêle, au fond des filets que jette l'analyste un peu partout et peut-être inconsidérément, ces objets

ramenés parce qu'ils n'ont pas la même forme que celle, prévue, préformée, réglementaire(?), de ses mailles. Et comme il y a plus d'analystes que de psychanalystes, nous avons sollicité également des historiens d'art et des historiens, des anthropologues, des écrivains, des linguistes, des philosophes, des hellénistes, dont l'objet nous inquiète ou nous apaise, dont le geste nous interroge et nous plaît.

Résultat : sinon l'inverse de nos prévisions, du moins, sur la longue durée — et c'est la raison de la publication de ce recueil qui sera suivi d'un second —, quelque chose d'autre. La brièveté des contributions a tout de suite eu pour effet d'aiguiser l'écriture ; et l'objet ramené dans le fond du filet, l'objet inavoué des VARIA, l'objet du fil des séances et des travaux a pris la pente, nolens volens, de l'extra-ordinaire.

L'écriture et l'objet avaient rusé avec notre première intention ; le récit d'où sont extraites les lignes de Perec s'appelait « Les lieux d'une ruse ».

*

Cinquante-quatre contributions dues à trente-huit auteurs (si on excepte deux lettres, de Joseph Breuer et Max Jacob) constituent le présent recueil. Elles ne suivent pas l'ordre de leur parution mais sont réordonnées en deux grandes parties, divisées en chapitres titrés. La première partie est centrée sur une pratique de la séance analytique ou de la théorie freudienne ; sans systématisation, elle dessine à la fois à grands traits et dans le détail la figure d'une pratique fondée sur le

renoncement au visible. C'est aussi un renoncement qui est l'axe de la seconde partie, un renoncement à donner aux différences des places assignées d'avance. L'analyste, qui n'est pas toujours le psychanalyste, reconnaît alors que c'est dans un mode d'échange que son acte est le plus personnel, dans l'ouverture d'une correspondance que son identité est la plus libre.

M. G.

ONT CONTRIBUÉ À CE RECUEIL

- BRUNO BAYEN *Il ne me voit pas. Voyons sa pensée,*
p. 222 *À un ami parisien,* p. 305.
- ANDRÉ BEETSCHEN *Passage du Commerce-Saint-André,*
p. 88.
- JOSEPH BREUER *À Auguste Forel,* p. 309.
- EVELIO CABREJO-PARRA *La chose pointée,* p. 66 *La mort
comme lien,* p. 78 *Sentiment d'une faute qui n'a pas eu lieu,*
p. 152.
- CATHERINE CHABERT *Autre chose (Moi, et elle),* p. 205.
- MICHEL CHAILLOU *Lettre à...,* p. 307.
- DOMINIQUE CLERC-MAUGENDRE *Pardon pour cet oubli,*
p. 24.
- ALBERT CRIVILLÉ *Faute d'y croire,* p. 155.
- JEAN-FRANÇOIS DAUBECH *Nom et adresse,* p. 99.
- CHRISTIAN ET MICHÈLE DAVID *Sous les paupières closes,*
p. 102.
- GEORGES DIDI-HUBERMAN *Le verbe voit,* p. 94 *Para-
doxes de l'œil vorace,* p. 106.
- BERNARD FAVAREL-GARRIGUES *Kafka père à Kafka fils,*
p. 289.
- MARC FROMENT-MEURICE *Qu'est-ce que Dieu?,* p. 229.
- FRANÇOIS GANTHERET *Quant à moi...,* p. 243 *Alarmes,*
p. 284.

- GEORGES ARTHUR GOLDSCHMIDT *Karl Kraus à Ludwig Landgrebe*, p. 278.
- EDMUNDO GÓMEZ MANGO *Parler en langues*, p. 70 *El Burlador : un homme sans nom*, p. 115.
- MICHEL GRIBINSKI *Doutes plus ou moins pratiques*, p. 163 *Qu'est-ce qu'un ersatz?*, p. 193 *Qui suis-je?*, p. 208 *Nouvelles de l'étranger*, p. 216 *Le rédacteur à lui-même*, p. 273.
- SYLVIE GRIBINSKI *Le Luftmentch*, p. 55 *Just-so story*, p. 198.
- MICHÈLE HECHTER *La Grande Mademoiselle*, p. 268.
- JEAN-MICHEL HIRT *Image et son*, p. 128.
- MAX JACOB *La mère du Toudoux à son fils*, p. 295.
- LAURENCE KAHN *L'inquiétude*, p. 181.
- MASUD KHAN *Trois contes moraux*, p. 81.
- ÉVELYNE LAVENU *Passe-passe*, p. 236.
- JACQUES LE DEM *Je ne suis pas celui que vous croyez*, p. 132 *Une erreur technique*, p. 147.
- DANIELLE MARGUERITAT *Le Père Mort*, p. 62.
- DAVID A. MILLER *Davy who? said the gentleman*, p. 212.
- MARIE MOSCOVICI *Il est arrivé quelque chose*, p. 19.
- MICHEL NEYRAUT *Portrait d'Éléonore, et d'autres portraits*, p. 260.
- HENRI NORMAND *Le repos du psychanalyste*, p. 42.
- ALINE PETITIER *Sa Bathilde à Lucien L.*, p. 300.
- ADAM PHILLIPS *L'intrigue des baisers*, p. 121 *Le calme retrouvé*, p. 186.
- J.-B. PONTALIS *Changer la mère*, p. 169 *Masud, friend*, p. 247.
- ANNE-GENEVIÈVE ROGER *Défense de l'I.V.A.*, p. 34.
- JEAN-CLAUDE ROLLAND *Ordalies*, p. 48 *Tapisserie analytique sur la trame de Discours, figure de Jean-François Lyotard*, p. 173.
- JEAN-MICHEL STERBOUL *Mon soi épuisé*, p. 240.
- DOMINIQUE SUCHET *Presque une*, p. 136 *À la lisière*, p. 143.

- LIUDVIKA TAMULIONYTĖ *En regardant les yeux des femmes*, p. 30.
FELIPE VOTADORO *The therapeutic tango*, p. 159.
J. O. WISDOM *Havelock Ellis en lesbienne*, p. 254.

La contribution de David A. Miller est traduite de l'anglais par Brigitte Bost; elle a depuis été publiée dans David A. Miller, The Novel and the Police, University of California Press, Berkeley 1988. Michel Gribinski a traduit de l'anglais celles de Masud Khan, d'Adam Phillips, réunies il y a peu dans Adam Phillips, On Kissing, Tickling, and Being Bored, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1993; ainsi que les pages consacrées par J. O. Wisdom à Havelock Ellis, parues sous le titre « The Psychical Self of Havelock Ellis » dans l'International Review of Psycho-Analysis (1984). Mirolanda Trakumaitė a traduit du lituanien la contribution de Liudvika Tamulionytė. La lettre de Breuer au médecin et célèbre naturaliste suisse Auguste Forel a été publiée pour la première fois par Erwin H. Ackernecht dans Gesnerus, t. XIV, en 1957, et traduite en français l'année suivante par Jean Starobinski pour le n° 1212 du Mercure de France; c'est cette traduction que nous reproduisons. La lettre « de » Max Jacob ainsi que son dessin sont extraits de Lettres imaginaires, Cahiers Max Jacob n° 2, édité par les Amis de Max Jacob et la librairie Le Pont traversé, mars 1952. Enfin, « Changer la mère », a donné lieu, sous le titre, « De la mère, le maternel », à un chapitre de J.-B. Pontalis, Perdre de vue, Gallimard 1988, et « Il est arrivé quelque chose » à l'introduction de Marie Moscovici, Il est arrivé quelque chose, Approches de l'événement psychique, Ramsay, 1989. Nous remercions les auteurs, les traducteurs et les éditeurs de leur aimable autorisation.

Première partie

I. LE TRAVAIL ÉGRENÉ

IL EST ARRIVÉ QUELQUE CHOSE

Marie Moscovici

Mme M., assise en face de moi, commence une séance comme d'habitude par le récit de ses terreurs concernant les maladies de ses enfants. Plus exactement : les maladies qui menacent ses enfants. Sont-ils malades < réellement > ? À poser la question ainsi, on ne l'entendrait pas. Potentiellement, les enfants de Mme M. sont menacés de *toutes* les maladies, et de cela, la < réalité > est-elle contestable ?

Le corps parlé des enfants de Mme M. est constitué d'étrange façon. D'organes, bien sûr, tels que l'anatomie les isole : cœur, foie, reins, cerveau... De parties du corps telles que le vocabulaire courant les désigne : pieds, mains, organes génitaux et, pour entrer dans un plus grand, ou plus petit détail : doigts, dents, ongles. Dans une minutie plus précise encore : extrémité des doigts, bout du nez, coin des yeux, muqueuse de l'intérieur de la bouche... Et puis nerfs, vaisseaux sanguins, et encore, toutes leurs parties.

Les enfants de Mme M. peuvent être atteints de maladies touchant tous les mots du dictionnaire susceptibles de désigner le corps dans ses constituants externes

ou internes, du plus global au plus millimétrique, voire au plus corpusculaire. On ne sait où s'arrête pour elle la divisibilité. Les théories physiques, biologiques, de notre temps, la contrediraient-elles? Mme M., pensant à ses enfants, a dans l'esprit plus qu'un dictionnaire médical : une encyclopédie universelle sans cesse en mouvement, où les mots se multiplient, se subdivisent, où, sous le visible, l'invisible ne cesse de se matérialiser en éléments de plus en plus ténus. Tous, faisant l'objet pour elle de représentations et de mots.

Dans cette séance, j'entends donc d'abord la litanie à laquelle mon oreille est déjà accoutumée, cette sorte de lecture d'un glossaire interne qui tient lieu à Mme M. de traité intime de pathologie, au moyen duquel elle < aime > ses enfants. Et puis soudain, rupture de ton, la voix devient plus grave, la phrase prend la tournure d'une annonce pour un énoncé surprenant : < *Il est arrivé quelque chose*, Gérard a saigné des gencives en se brossant les dents. > Annonce suivie d'un commentaire, et d'une question : < C'est terrible, il arrive toujours quelque chose de terrible. Est-ce que dans votre vie, avec *vos* enfants, il *arrive* des choses comme ça? >

Je me sens < drôle >. Le contraste entre le style tragique de l'énonciation et le caractère < anodin > de son contenu m'a secouée d'une émotion étrange : une émotion de l'esprit. Un trouble, une déstabilisation infime, mais que j'éprouve fortement, pas dans le corps (le cœur ne bat pas plus vite, la gorge ne se dessèche pas, les larmes ne viennent pas aux yeux; voilà que je recense à mon tour les parties de mon corps...). Non, c'est dans la pensée que je ressens vivement l'atteinte. Comme si la pensée pouvait faire l'objet d'une sensation! Oui, il semble bien que oui. C'est ce qui m'arrive pendant que j'écoute Mme M.

Analyse ordinaire Analyse extraordinaire

TEXTES RECUEILLIS ET ÉDITÉS
PAR MICHEL GRIBINSKI

« Le travail égrené dans l'épaisseur des séances, un quotidien de l'analyse, un ordinaire » : ces mots de Georges Perec auraient pu nous servir de programme lorsqu'en 1983 J.-B. Pontalis a ouvert la *Nouvelle revue de psychanalyse* au premier Cahier de VARIA et qu'il m'a offert d'en prendre la responsabilité. Dans cette rubrique sans thème, dans ces feuilles que nous souhaitions extraites du « carnet de bord » réel ou rêvé du psychanalyste, nous voulions permettre une écriture moins « secondarisée » que celle qui est nécessaire aux études de fond, une écriture de l'idée qui vient malgré moi, voire malgré mon Moi. Nous voulions faire un accueil plus simple à l'exigence intérieure, débarrassée du souci de l'argumentation. Nous comptons sur l'intimité et la discrétion du bref.

Quant au contenu, nous pensions à ce qui reste, dans un certain pêle-mêle, au fond des filets que jette l'analyste un peu partout et peut-être inconsidérément, ces « choses », ces productions de l'inconscient ramenées parce qu'elles n'ont pas la même forme que celle, préformée, réglementaire, de ses mailles, ou une trace de celles qui, plus chanceuses, ont fui. Et comme il y a plus d'*analystes* que de psychanalystes, nous avons sollicité également des auteurs liés à d'autres disciplines, dont l'objet est, comme le nôtre, sans repos.

Le résultat fut différent de l'intention : en installant leur liberté dans le travail quotidien, ces quelque cinquante contributions (réordonnées dans ce premier recueil), dues à presque quarante auteurs, ont pris la pente, *nolens volens*, de l'extraordinaire.

M. G.



9 782070 737529



94-1 A 73752 ISBN 2-07-073752-7

120 FF tc